

**Compréhension et interprétation.
Interrogations autour de deux modes
d'appréhension du sens
dans les sciences du langage**

Patrick Charaudeau
Université Paris XIII
CNRS-LCP-IRISSO

Introduction

Les notions de compréhension et interprétation sont l'objet de réflexions approfondies dans le domaine de la philosophie. On ne peut donc traiter ces notions sans se référer à la tradition de l'herméneutique. Mais en même temps, comme il est maintenant acquis qu'une discipline scientifique est le lieu géométrique où se refondent, selon ses propres présupposés théoriques, concepts et notions d'autres disciplines, on peut s'autoriser à repenser ces notions dans le cadre des sciences du langage pour les rendre appropriées.

C'est donc à réinterroger ces notions que l'on va s'attacher ici. D'abord en passant en revue les définitions des dictionnaires, et en procédant à l'examen de ce que dit l'herméneutique pour considérer quels enseignements on peut en tirer. Puis on reprendra l'opposition sens vs signification, discutée depuis les origines de la linguistique moderne, pour l'articuler avec certaines des distinctions de l'herméneutique, de façon à établir le statut catégoriel de ces notions, ce qui permettra ensuite de décrire les différentes opérations interprétatives, selon la position qu'occupe le sujet interprétant.

1. Ce que disent les dictionnaires

Le verbe « comprendre », dont on sait par l'étymologie qu'il désigne l'action de se saisir d'un ensemble, d'abord physiquement puis intellectuellement (xv^e siècle), peut s'appliquer au domaine *psychologique* (saisie globale d'une intention), au domaine *logique* (saisie de l'ensemble d'un raisonnement), ou au domaine *moral* (saisie à la fois intellectuelle et affective du sens d'un comportement ou d'une action, ce que l'on entend par le terme "empathie")¹. Le substantif « compréhension » est alors compris comme le résultat global de l'action de comprendre.

Le verbe « interpréter », tiré du latin *interpretari* (*interpretes* = intermédiaire en affaires), signifie « expliquer, éclaircir, traduire, prendre dans tel ou tel sens, comprendre la pensée de quelqu'un » (xii^e siècle), puis, progressivement, se différencie, d'une part, en « action de traduire d'une langue à une autre », d'autre part, en « action de donner / attribuer / extraire un sens à / d'une chose » par diverses opérations intellectuelles (déduction, induction, intuition, transposition-artistique, ce qui a induit le sens de rôle théâtral)². Le substantif « interprétation » est le résultat de l'action d'extraire ou donner un sens à une manifestation quelconque. D'autre part, le dictionnaire de philosophie de Godin³ précise qu'il y a diverses sortes d'interprétations : l'*interprétation psychanalytique* qui porte sur le passage du latent au manifeste ; l'*interprétation clinique* qui part du symptôme manifeste pour remonter au latent ; l'*interprétation sémantique* qui désigne « ce qu'une suite de symboles appartenant à une langue formelle signifie ou dénote à partir des règles constituant le système sémantique de cette langue ».

Ces définitions ne permettent pas de bien saisir le rapport qu'entretiennent compréhension et interprétation, bien que l'on devine que la compréhension consiste en un acte global résultatif, et l'interprétation en une série d'opérations.

1. Voir C. Godin, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Fayard, 2004.

2. A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1994.

3. C. Godin, *op. cit.*

2. Ce que dit la discussion herméneutique

Comme on sait, l'herméneutique est née comme un « art d'interpréter les textes », principalement appliqué aux textes sacrés ou canoniques en théologie (*Hermeneutica sacra*), en droit (*H juris*) et en philologie (*H profana*), dont l'une des grandes figures fut saint Augustin. L'herméneutique se donne comme une philosophie de l'esprit « en tant qu'il (l'esprit) se détache de ses objets, qu'il est mis en antithèse avec la nature, [...] tendant à ramener soit un ordre de connaissances, soit tout le savoir humain à un petit nombre de principes directeurs [...] »⁴. Elle s'inscrit dans une visée anthropologique, comme le dit le philosophe Resweber⁵, en se demandant si le « sens de l'être » est atteignable et s'il dépend ou non de l'activité de langage et de son contexte historique.

2.1 Les trois moments

Il y eut, en simplifiant, trois grands moments de réinterrogation de l'herméneutique : (1) le moment où, avec Dilthey⁶ et Schleiermacher, l'herméneutique est définie comme fondement méthodologique servant aux sciences humaines, lesquelles sont déclarées « sciences de la compréhension » ; (2) le moment où, avec Nietzsche et Heidegger, est posé que l'herméneutique n'est pas seulement une méthodologie mais une philosophie universelle de l'interprétation ; Nietzsche en déclarant : « Il n'y a pas de faits, seulement des interprétations. Nous ne pouvons constater aucun factum "en soi" [...] »⁷, Heidegger en arguant que l'herméneutique ne concerne pas seulement l'interprétation des textes, mais l'existence elle-même qui se vit à travers une pluralité d'interprétations⁸ ; (3) le moment où Gadamer, à partir de *Vérité et méthode*⁹, développe une « herméneutique universelle du langage » dans laquelle se trouve impliqué le sujet interprétant, une

4. A. Lalande, *Vocabulaire critique et technique de la philosophie*, Paris, Puf, 1997.

5. J.-P. Resweber, « Les enjeux de l'interdisciplinarité », *Questions de communication* n° 19, 2011, p. 171-199.

6. W. Dilthey, « Origines et développement de l'herméneutique » (1900), dans *Le Monde de l'esprit*, Paris, Aubier, 1947, t. I, p. 313-340.

7. F. Nietzsche, *La Volonté de puissance*, II, Paris, Gallimard, « Tel », 1995.

8. M. Heidegger, *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1986.

9. H.G. Gadamer, *Vérité et Méthode*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

herméneutique de la *compréhension subjective*, dans laquelle fusionnent à la fois le passé et le présent, à travers un dialogisme langagier, et le sujet et l'objet en tant qu'ils sont imprégnés d'une époque et d'un langage, car la compréhension, c'est « se comprendre soi-même ».

À partir du positionnement de Gadamer s'est développée une discussion philosophique avec successivement Habermas¹⁰, Ricœur¹¹, Derrida¹² et les postmodernistes, Rorty¹³ et Vattimo¹⁴ : l'enjeu, diversement explicité, est le statut de la compréhension, soit comme résultat d'une interprétation visant à déterminer une origine de sens avec la présence pleine d'un sujet vivant derrière les signes, soit, comme le dit Derrida, « l'affirmation d'un monde de signes sans faute, sans vérité, sans origine, offert à une interprétation active [...] »¹⁵. Cette dernière position sera portée à son extrême par le constructivisme moderne des postmodernistes pour qui : « Nous ne comprenons jamais quelque chose qu'à travers une description, mais il n'y a pas de description privilégiée. Il n'y a aucun moyen de remonter derrière notre langage descriptif vers l'objet qu'il est en lui-même [...] »¹⁶. L'herméneutique est ainsi définie comme *subjectivité donneuse de sens* dans la filiation de Nietzsche pour la diversité des interprétations, et d'Heidegger pour l'inscription dans l'histoire.

On n'entrera pas dans cette discussion dont les enjeux sont strictement philosophiques, et on cherchera, dans un esprit interdisciplinaire, à en retenir ce qui nous a intéressé et va servir notre propos.

10. J. Habermas, *Logique des sciences sociales*, Paris, Puf, 1987 ; *Théorie de l'agir communicatif*, Paris, Fayard, 2001.

11. P. Ricœur, *Temps et récit*, III, Paris, Éditions du Seuil, 1990 ; *Du texte à l'action*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.

12. J. Derrida, *L'Écriture et la Différence*, Paris, Éditions du Seuil, 1967 ; « Questions à Gadamer », *Revue Internationale de philosophie*, n° 151, 1984, p. 341-343.

13. R. Rorty, *L'homme spéculaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

14. G. Vattimo, *Éthique et Interprétation*, Paris, La Découverte, 1991.

15. J. Derrida, *L'Écriture et la Différence*, p. 427.

16. Cité et traduit par J. Grondin dans *L'Herméneutique*, Paris, Puf, 2006, p. 113.

2.2 De la distinction entre *comprendre* et *interpréter* dans l'herméneutique

La distinction entre les notions de *comprendre* et *interpréter* est difficile à déterminer tant il y a entre les philosophes qui se sont attachés à les définir des positions qui s'entrecroisent entre accords et désaccords. Schleiermacher, par exemple, pour qui l'herméneutique est un « art de comprendre » plutôt qu'un « art d'interpréter », ne différencie pas ces notions. Nietzsche, pour sa part, en déclarant de façon péremptoire qu'« [...] il n'y a pas de faits, seulement des interprétations », s'attache surtout à démontrer que la connaissance est toujours le résultat d'interprétations multiples – ce qu'il nomme « l'infini interprétatif » –, et donc toujours relative, jamais objective. Gadamer, lui, nous dit que compréhension et interprétation sont associés, que la première dépend de « précompréhensions » et vise la totalité d'une œuvre sans jamais atteindre le « sens en soi », alors que la seconde est un moment d'application à une situation particulière qui serait antérieure au moment de la compréhension, les deux cependant fusionnant. Ricoeur, qui a beaucoup dialogué avec Gadamer, estime que comprendre, c'est essayer d'articuler l'interprétation qui s'approprie le sens tel qu'il se donne à la conscience – une sorte de téléologie du sens comme dans l'exégèse biblique, mais qui est ouverte à diverses possibilités de sens –, et le moment interprétatif qui met à distance l'expérience immédiate du sens par le biais d'une *explication*, comme dans les sciences exactes. Derrida, quant à lui, écarte définitivement la compréhension comme explication totalisante de l'être, et s'oppose à une interprétation qui cherche *le sens* comme origine, présence vivante derrière les signes, le sens qui s'imposerait à l'autre en l'intégrant dans un système totalisant, ne sachant si vraiment on comprend l'autre.

2.3 Ce que les sciences du langage peuvent emprunter à l'herméneutique

La discussion autour de l'herméneutique est à prendre dans le champ de la réflexion philosophique, une réflexion spéculative au centre de laquelle se trouve la question de la vérité et son éventuel statut ontologique, et la question de la connaissance

d'un « en soi », ce que récuse Nietzsche pour qui : « La manière dont les hommes appréhendent les choses [...] n'est en fin de compte qu'une interprétation déterminée par ce que nous sommes et par nos besoins »¹⁷. Mais on peut retenir de ces différents positionnements, d'abord, que pour l'herméneutique compréhension et interprétation sont une affaire de langage qui, à la fois, fonde le sens et témoigne de la responsabilité du sujet parlant¹⁸. Ensuite, que la *compréhension* est conçue comme un résultat, et l'*interprétation* comme une activité. On peut aussi retenir que le langage est constructeur d'un réel signifiant. En effet, n'étant pas séparé du monde mais étant l'expérience même du monde, comme le dit Ricœur, le sens ne nous est pas donné, il est opaque – comme le redira plus tard Foucault – et de ce fait doit être interprété. Cela ne veut pas dire que les faits n'existent pas, qu'il n'y a pas eu de tsunami inondant tel village, qu'il n'y a pas eu trente-trois victimes. Cela veut dire que ce que *signifient* le tsunami et les victimes dépend de l'interprétation que l'on en donne. En conséquence, la compréhension qui en résulte comme tentative d'objectivation du sens ne représente pas la *réalité* du monde mais le *réel signifiant* que l'on construit. Et c'est bien l'hypothèse fondatrice de la linguistique qui veut que le signifié ne se confonde pas avec le référent (la réalité) mais soit constructeur du sens de celui-ci : la réalité n'est qu'un donné du monde, le réel est toujours le résultat d'une interprétation.

Les positions différemment explicitées par Gadamer, Habermas, Ricœur et Derrida, comme quoi nous sommes « affectés par le passé et le présent » (Ricœur) à travers le langage, parce que « [...] la compréhension ne peut être assurée par la mise entre parenthèses des préjugés, mais seulement par une réflexion sur le contexte historique de tradition relie depuis toujours les sujets connaissant à leurs objets »¹⁹, permettent de relier le contexte historique de la tradition avec la position discursive qui veut que

17. C. Denat et P. Wotling, *Dictionnaire Nietzsche*, Paris, Ellipses, 2013, p. 178.

18. Il est entendu que ces emprunts se font dans un esprit de ce que nous avons appelé une « interdisciplinarité focalisée », à savoir que les notions et concepts définis par d'autres disciplines sont repris et redéfinis dans le cadre de sa propre discipline, ce qui évidemment change les définitions d'origine. Voir P. Charaudeau « Pour une interdisciplinarité focalisée dans les sciences humaines et sociales », *Question de communication*, n° 17, 2010, p. 195-222.

19. J. Habermas, *Logique des sciences sociales et autres essais*, Paris, Puf, 1987, p. 246.

la signification dépende de l'intertextualité, de l'interdiscursivité et du savoir supposément partagé.

2.4 De la compréhension dans l'herméneutique

Il en appert que la compréhension est une totalité ultime dans laquelle fusionnent le sujet et l'objet, le passé et le présent, à travers le langage, et dont le résultat est une reconstruction du sens qui rassemble une partie dite *objective* dans la mesure où elle peut être partagée par tous, et une autre dite *subjective* parce qu'elle cherche à reconstruire l'« individuation ineffable » du sujet parlant (Schleiermacher). Cela est dit autrement par Ricœur, lequel cherche à articuler le sens qui se donne à la conscience de façon immédiate, une *herméneutique de l'appartenance*, et le sens qui, mis à distance, fait l'objet d'une construction critique, une *herméneutique de la distanciation* ; et encore autrement par Schleiermacher qui distingue une *compréhension ordinaire* qui se satisfait de ce qu'elle comprend, mais n'est guère signifiante, et une *compréhension authentique* qui vise la signification qui est inscrite dans le discours d'autrui, son *sens* et non sa *vérité*²⁰.

On pourra donc retenir pour ce qui concerne la compréhension – en écartant la question de la transcendance – qu'elle est, dans les échanges langagiers, ce moment où le sujet récepteur a l'impression d'avoir saisie la totalité du sens de ce qui est dit, et, conséquemment, de l'intention du sujet parlant qui y a présidé. Il ne s'agit pas pour autant d'un absolu. Seulement de l'impression que peut en avoir le sujet interprétant.

2.5 De l'interprétation dans l'herméneutique

L'interprétation, lorsqu'elle est définie, est conçue comme une *activité de déchiffrement* et d'extraction du sens, préalable à la construction de la compréhension, ce que Ricœur exprime en ayant recours à la notion d'*explication* : « l'explication est désormais le chemin obligé de la compréhension »²¹. Si, comme le dit Schleiermacher, « quand on comprend, on n'interprète plus »²², et si l'interprétation est un inachevé dans le moment d'appli-

20. F. Schleiermacher, *L'Herméneutique*, Paris, Le Cerf-PUL, 1989, p. 125.

21. P. Ricœur, *Du texte à l'action*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 110.

22. F. Schleiermacher, *op. cit.*, p. 173.

cation à une situation particulière, comme le dit Gadamer, c'est bien que l'interprétation est un avant de la compréhension. On pourra donc retenir, pour ce qui concerne le langage, que l'interprétation est bien une activité conçue comme *condition de construction de la compréhension*.

De plus, si l'on suit Nietzsche pour qui il n'y a pas de connaissance objective, parce que la connaissance n'est rien moins qu'une interprétation toujours « relative à une perspective singulière »²³, car « Le monde, au contraire, est redevenu pour nous "infini" : en tant que nous ne pouvons pas réfuter la possibilité qu'il contienne des interprétations à l'infini »²⁴, alors on retiendra que l'interprétation est une *activité infinie*, « un monde de signes sans faute, sans vérité, sans origine, offert à une interprétation active [...] »²⁵; cela témoigne que l'interprétation est une activité relative à la position du sujet. Et l'on pourra également retenir qu'il existe des niveaux d'interprétation comme le propose Schleiermacher, lequel distingue un niveau d'« *interprétation grammaticale* » qui vise la connaissance parfaite de la langue, et un niveau d'« *interprétation technique* » qui opère dans le processus de reconstruction du discours²⁶, ce qui ouvre la question de savoir s'il y a une hiérarchie entre les interprétations.

On retiendra également ce que rappellent les dictionnaires, à savoir que les interprétations sont à traiter différemment selon les disciplines (*interprétation psychanalytique*, *interprétation clinique*, *interprétation sémantique*). Et l'on ajoutera qu'à l'intérieur des sciences du langage, les interprétations diffèrent selon que l'on procède à une analyse *philologique* (l'interrogation sur l'histoire des mots, leurs formes, leurs combinaisons, leurs sens), *logique* (interrogation sur l'organisation argumentative et rhétorique des textes), *discursive* (l'interrogation sur les savoirs circulants) ou *interactionnelle* (interrogation sur les conditions des échanges langagiers).

23. *Fragments posthumes*, dans *Œuvres Philosophiques Complètes*, Paris, Gallimard, 1997, p. 60.

24. F. Nietzsche, *Le Gai savoir* 374, dans J. Lacoste et J. Le Rider (éds), *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 245.

25. J. Derrida J., *L'Écriture et la Différence*, p. 427.

26. Voir C. Berner, « Interpréter est un art les grandes lignes de l'herméneutique de Schleiermacher », dans P. Wotling, *L'Interprétation*, Paris, Vrin, 2010, p. 74.

Il n'y aurait donc que des interprétations multiples dont chaque description n'est ni plus vraie qu'une autre, ni plus conforme à la nature de l'objet. Il ne s'agit pas pour autant de tomber dans la « théorie réaliste de l'interprétation »²⁷ des juristes qui « repose sur l'idée qu'un texte permet toutes les interprétations ; il n'y aurait aucun moyen objectif de savoir si une interprétation est correcte ou non »²⁸. Cette théorie est d'ailleurs critiquée par les juristes eux-mêmes. On suivra plutôt Derrida qui juge que les interprétations sont à priori sans hiérarchie absolue, mais tout de même avec la possibilité de les différencier, selon ce que Nietzsche nomme leur « puissance », c'est-à-dire selon leur degré de cohérence, la qualité des détails et le sens nouveau que d'autres n'ont pas apportés. Cependant, la question reste entière de savoir ce que sont ces critères, et qui en décide.

3. De l'opposition entre *sens* et *signification*

Reprenons maintenant une question fort débattue dans les années soixante-dix puis abandonnée, celle de la différence entre *sens* et *signification*. Car cette opposition devrait permettre de distinguer des niveaux d'interprétation, distinction capitale, du moins dans le cadre d'une analyse des discours. Mais voyons d'abord ce qu'en dit l'herméneutique.

3.1 Dans l'herméneutique

La réflexion herméneutique distingue différents niveaux d'interprétation considérant que le sens construit n'est pas du même ordre. Schleiermacher, comme on l'a vu, distingue une *interprétation grammaticale* qui, dit-il, repose sur « la signification convenue des mots et des propositions », et de ce fait serait objective, et une *interprétation technique* qui tente de remonter à l'intention du sujet parlant, qui « doit être définie comme la compréhension parfaite du style », et de ce fait serait subjective. Gardiner, lui, fait observer que l'on peut penser que des énoncés comme « Il pleut ! » ou « Deux et deux font quatre » contiennent leur sens

27. M. Troper, *La Théorie du droit, le droit, l'Etat*, Paris, Puf, 2001, p. 12.

28. T. Hochmann T., « Y a-t-il une loi dans ce tribunal ? "Radicalisation autodes-structrice" à propos de l'interprétation », dans A. Arzoumanov, J. Sarfati-Lanter et A. Latil (dir.), *Le Démon de la catégorie. Retour sur la qualification en droit et en littérature*, Paris, Mare & Martin, 2017, p. 25.

indépendamment du sujet qui les prononce : toute personne ayant connaissance de la langue française serait en mesure de comprendre *le sens* de ces énoncés. Cependant, tirer du premier énoncé qu'il faut prendre un parapluie ou que l'on reste à la maison, c'est se livrer à l'interprétation de ces énoncés produits par un locuteur en situation. Il en conclut : « [...] il est nécessaire de considérer la qualité phrastique particulière comme une sorte de sens »²⁹. Il distingue donc bien deux états dans la construction du sens mais n'oppose pas sens à signification. Ricœur, pour sa part, distingue le moment où l'on *s'approprie* le sens tel qu'il se donne à la compréhension, et la nécessité de *mettre à distance* l'expérience immédiate du sens par un travail d'explication critique qui dénonce les illusions de la conscience³⁰ et permet de l'objectiver ; mais il n'oppose pas à proprement parler deux instances de construction du sens, il cherche à s'interroger sur la vérité, cette dernière se jugeant dans le rapport aux choses.

3.2 En linguistique

Dans la littérature linguistique des années soixante, soixante-dix, quatre-vingt, la notion de *sens* s'est progressivement spécifiée. On a d'abord cherché à déterminer le *sens de l'énoncé*. Celui est rapporté d'une part à ce qui ressort du rapport de solidarité arbitraire entre le signifiant et le signifié dans sa triple dimension : *structurelle*, car il s'informe et se sémantise de façon systématique au croisement des cooccurrences syntagmatiques et des oppositions paradigmatiques ; *contextuelle*, dans la mesure où il est investi de sens par un contexte linguistique qui doit assurer une certaine isotopie ; *référentielle*³¹ dans la mesure où tout signe réfère à une réalité du monde dont il construit la signification³².

Puis de l'observation que le sens varie selon les contextes discursifs et les diverses situations d'énonciation, dans un jeu de va-et-vient entre langue et parole (Saussure) ou langue et discours

29. A.H. Gardiner, *Langage et acte de langage. Aux sources de la pragmatique*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1989, p. 176.

30. Voir P. Ricœur, *Du texte à l'action*, p. 57 ; v. aussi *Le Conflit des interprétations*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.

31. Benveniste parle dans ce cas du rôle de « désignation » du signe, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 1966, p. 128.

32. Voir O. Ducrot et T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil, p. 138.

(Benveniste), ont été opérées diverses distinctions. Déjà, Ch. Bailly, en bon continuateur de Saussure, distinguait le « sens dans la langue », et la « signification dans la parole »³³. Et, dans le cadre d'une analyse linguistique à orientation sémantique, étaient proposées diverses distinctions : entre un « sens fondamental » hors de tout contexte, et un « sens vedette » en contexte (Empton)³⁴ ; entre un « signe-type » et un « signe-occurrence » (Peirce)³⁵ ; entre « sens » et « effet de sens » (Guillaume, Pottier)³⁶ ; et, pour la sémiotique, distinction entre un « sens noyau » comme moment du processus de signifiante qui est antérieur à la production sémiotique, et la « signification » comme « sens articulé » (Greimas)³⁷.

Dans un troisième temps, avec l'apparition des théories de l'énonciation, suite aux travaux de Benveniste³⁸ et au développement parallèle de la pragmatique avec les travaux d'Austin et Searle, est précisé que la compréhension des phrases n'est pas du même ordre selon qu'on les considère en elles-mêmes ou en contexte discursif dans lequel elles s'inscrivent. Ce ne sont donc point la vérité des phrases que l'on cherche à décrire mais leurs *conditions de vérité*. Strawson, dans son article « Phrase et acte de parole »³⁹, de la revue *Langages* consacrée à l'énonciation, propose trois niveaux de sens : un sens A indépendant du contexte (dit *sens propositionnel*) ; un sens B résultant du rapport entre l'énoncé et la référence qui peut, à ce niveau, être jugé vrai ou faux ; un sens C résultant de l'interprétation de l'énoncé plongé dans son contexte. Moeschler et Reboul, dans le *Dictionnaire encyclopedique de pragmatique*⁴⁰, reprennent l'ensemble de la

33. Voir Charles Bailly, *Traité de stylistique française*, Paris, Klincksieck, 1951.

34. O. Ducrot et T. Todorov, *op. cit.*, p. 330.

35. *Ibidem*, p. 138.

36. *Ibidem*, p. 160.

37. A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 352.

38. Surtout dans « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, n° 17, mars 1970, p. 12-18.

39. P.F. Strawson, « Phrase et acte de parole », *Langages*, n° 17, mars 1970, p. 19-33.

40. Voir Théories linéaires, théories en Y, théories cognitivistes avec la version de la pragmatique radicale, et celle de l'hypothèse modulariste, dans J. Moeschler et A. Reboul, *Dictionnaire encyclopedique de pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 38-39.

théorie pragmatique en présentant ses différents aspects. Ils précisent qu'« il y a deux étapes dans l'interprétation des énoncés : la première étape est strictement linguistique, aucune connaissance extralinguistique n'étant requise [...] », elle correspond à ce qui est appelé le « composant linguistique » ; la seconde étape, qui tient compte de tous les éléments du processus d'énonciation et des différents procédés discursifs intervenant selon des *lois de discours*, est appelé « composant rhétorique », mais en inversant les dénominations, puisque « le traitement linguistique [de la phrase] fournit la *signification* », alors que « la conjonction de la signification de la phrase et des informations extralinguistiques produit le *sens de l'énoncé* [...] à la sortie du composant *rhétorique* »⁴¹. Pour Recanati, dans la droite ligne de la philosophie du langage et de l'esprit, « Il y a deux sortes d'interprétation qui entrent en jeu dans la compréhension des énoncés : l'interprétation des formes linguistiques (*interprétation sémantique*) et l'interprétation des actions (*interprétation pragmatique*) »⁴². L'interprétation sémantique est donc nécessaire mais non suffisante, car elle « n'est qu'un des éléments dont peut se servir l'interprète pour déterminer l'intention communicative du locuteur et, à travers celle-ci, l'acte de parole accompli »⁴³.

4. De la compréhension du sens à la compréhension de la signification

Du parcours herméneutique, on a retenu que la compréhension est un moment d'appréhension globale du sens, qui résulte de diverses activités d'interprétation. Et c'est à travers ces diverses activités d'interprétation que l'on perçoit la nécessité de prendre en compte la présence du sujet parlant, « ce sujet extérieur à la phrase » dont Foucault se demande s'il « n'est pas tout simplement cet individu qui l'a articulée ou écrite ? »⁴⁴. De plus, en même temps qu'est posée sa présence, est posée celle de l'autre dans un rapport d'altérité réciproque mais non symétrique, ce

41. *Ibidem*, p. 38-39.

42. F. Recanati, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard, « Folio », 2008, p. 260.

43. *Ibidem*.

44. M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1969, p. 127.

qui donne à l'acte de communication ce caractère ineffable qui fait que l'on peut se demander si l'on comprend l'autre lorsqu'on dit qu'on le comprend.

La compréhension porte donc bien la marque d'une *relation intersubjective* entre sujet parlant et sujet interprétant dans une relation asymétrique entre ce que l'un a voulu signifier (le *sens intentionnel*) et ce qu'interprète l'autre (*sens reconstruit*), ce qui renvoie à cette distinction que nous avons toujours défendue entre l'*effet visé* par le sujet parlant et l'*effet produit* et construit par le sujet interprétant⁴⁵. Au total, tout acte langagier est le résultat d'une *co-construction de sens*, du fait de la rencontre entre deux intentionnalités de sens. Il s'ensuit qu'un même énoncé est susceptible de recevoir plusieurs significations qui ne sont pas nécessairement prévues par le sujet parlant, et que ces significations peuvent varier selon la nature et le statut du sujet interprétant.

Un exemple vécu. Ayant eu à donner mon opinion à des amis hispanophones sur la situation politique de la Catalogne dont une partie réclame l'indépendance, j'avais déclaré : « Moi qui ai toujours défendu le plurilinguisme et le pluriculturalisme, je suis mal à l'aise devant les désirs d'hégémonie nationaliste et linguistique ». Les interlocuteurs non catalans ont approuvé en interprétant ma déclaration comme visant uniquement le nationalisme catalan ; les interlocuteurs catalans ont approuvé en interprétant ma déclaration comme visant uniquement le nationalisme espagnol ; alors que ma déclaration visait les deux nationalismes. Cela nous incitera plus tard à envisager l'interprétation selon le statut du sujet interprétant. Mais pour l'heure constatons que, du fait de cette relation intersubjective, l'interprétant construit du sens en fonction des données dont il dispose, à travers ses propres références de savoirs, et sa propre sensibilité.

Tout énoncé est donc gros de potentialités de sens, ce que, pour notre part, nous avons appelé les *possibles interprétatifs* que le sujet analysant fait émerger de la diversité sémantique. On se

45. Voir à ce propos P. Charaudeau, « Un modèle socio-communicationnel du discours. Entre situation de communication et stratégies d'individuation », dans B. Miège, *Médias et Culture. Discours, outils de communication, pratiques : quelle(s) pragmatique(s) ?*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 15-39.

rapproche là du point de vue de Nietzsche et de l'herméneutique postmoderne qui dit que l'interprétation est plurielle, Gadamer et Schleiermacher allant jusqu'à dire qu'il s'agit de comprendre un auteur mieux qu'il ne s'était lui-même compris, et de faire de ce processus d'interprétation un « processus illimité »⁴⁶. Cela correspond également à ce que dit Umberto Eco à propos de la littérature : « [...] le récepteur sélectionne le message et y introduit une probabilité qui s'y trouve, certes, mais parmi beaucoup d'autres, dans le respect d'une liberté de choix »⁴⁷.

Si maintenant on relie les diverses distinctions entre sens d'énoncé / sens d'énonciation, sens de langue / sens de discours, sens sémantique / sens pragmatique, avec les diverses positions de l'herméneutique moderne qui distingue l'*interprétation grammaticale* qui vise la connaissance de la langue et l'*interprétation technique* qui résulte d'une reconstruction du discours (Schleiermacher), compréhension objective / compréhension subjective (Gadamer, Habermas), compréhension d'appartenance / compréhension distanciée (Ricœur), on peut poser que, si la compréhension est *in fine* un *impossible à saisir* dans sa totalité, un ineffable, il est cependant deux niveaux de compréhension : le niveau d'une *compréhension du sens* que l'on dira littérale, explicite, possiblement partagée par tout sujet ayant connaissance de la langue ; le niveau d'une *compréhension de la signification* que l'on dira indirecte, spécifique aux circonstances de production et de réception de l'acte de langage.

La *compréhension littérale du sens* est obtenue au terme d'une activité interprétative qui s'appuie sur des éléments catégorisés et répertoriés dans les systèmes d'une langue (grammaire et dictionnaire), résultat d'un décodage du sens qui est censé être partagé par le locuteur et l'interlocuteur, ainsi que par tout autre sujet possédant la même langue et se trouvant en lieu et place de ceux-ci. On a affaire à une « compréhension ordinaire » pour laquelle : « Rien ne peut avoir voulu être dit de façon à ce que les auditeurs n'auraient en rien pu le comprendre »⁴⁸. Ce sens est

46. Voir Stéphane Marchand, « Saint Augustin et l'éthique de l'interprétation », dans P. Wotling (dir.), *op. cit.*, p. 15.

47. U. Eco, *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992, p. 26.

48. Schleiermacher, *op. cit.*, p. 31.

obtenu dans le cadre d'une sémantique de l'énoncé, hors contexte, un sens en quelque sorte auto-construit, auquel il manque son énonciation. On peut l'appeler *sens de langue* par opposition à sens de discours. Le sens construit peut être dit *littéral et objectif*⁴⁹. Il est de l'ordre du *probable*⁵⁰.

La *compréhension spécifique du sens* est obtenue au terme d'une activité interprétative qui se fait à travers une mise en relations des composants de l'énoncé avec d'autres éléments qui lui sont extérieurs, et dont il dépend : le contexte discursif et la situation dans laquelle est produit l'énoncé. A ce niveau de compréhension, on a affaire à une *spécificité du sens* qui tient aux caractéristiques de l'acte d'énonciation, de l'identité des sujets, des savoirs partagés entre eux et des circonstances de la relation communicative : un sens spécifique inféré, autrement dit un *sens de discours*, qu'on appellera *signification*. La signification est intersubjective, ouverte, variable et plurielle. Elle n'est pas catégorisable ni répertoriable à priori (on ne peut pas prévoir le sens hors contexte) comme l'était le sens de langue, car elle est toujours dépendante d'autre chose, d'un quelque chose externe à l'énoncé, intervenant dans l'acte même d'énonciation en fonction du rapport qui s'est instauré entre les partenaires de l'acte de langage, ce qui a fait dire à Roland Barthes que signifier, c'est à la fois « signifier quelque chose et signifier quelque chose à quelqu'un »⁵¹. Ainsi, la compréhension spécifique est de l'ordre du *plausible*⁵².

L'interprétation du sens est donc nécessaire, mais point suffisante, pour permettre au récepteur de déterminer, à travers l'acte de parole accompli, l'intention communicative du locuteur. Il y faut ajouter conjointement l'interprétation de la signification ; car, comme le dit François Rastier, « Si l'on convient que les langues ne sont pas simplement un miroir du monde ou de

49. *Objectif* : le sens est partagé par tous les locuteurs possédant la même langue.

50. *Probable* : le sens peut être l'objet de quelques erreurs, en raison de possibles ambiguïtés dues à la polysémie linguistique (voir plus loin, « inférences centripètes internes »).

51. Roland Barthes par Roland Barthes, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 169.

52. *Plausible* : le sens est de l'ordre d'une « vraisemblance » qui dépend de la relation particulière qui s'instaure entre l'interprétant, le locuteur et l'acte de langage interprété.

l'esprit... (il faut) reconnaître des évidences : "les situations de communication" ont une incidence déterminante sur les messages linguistiques »⁵³. Les deux sont cependant complémentaires, la première se donnant comme la possibilité de la seconde qui s'y inscrit. Le sens de langue ne peut prétendre rendre compte du sens des actes de langage produits en situation de communication réelle ; il a besoin d'être complété par le sens de discours, par la signification. Le sens de l'énoncé est de l'ordre de la *prédication*, la signification de l'ordre de la *problématisation* (« de quoi est-il question ? »), comme on l'entend dans cet exemple : A – « Je te répète que je suis coincé. Je n'ai pas de quoi payer mon loyer. Tu comprends ça ? » B — « Je comprends surtout que tu me demandes de te prêter de l'argent. »

Cela rejoint le point de vue de Recanati qui, comme on l'a dit, distingue l'*interprétation sémantique* qui « est compositionnelle et relève d'une calcul, [...] le sens littéral de l'énoncé [étant] calculable à partir du sens des constituants et de la façon dont ils sont combinés », et l'*interprétation pragmatique* qui « procède de façon à [...] comprendre les *intentions* de l'agent et [à] déterminer contextuellement les raisons pour lesquelles le communicateur dit ce qu'il dit »⁵⁴. De même, Gardiner précise : « Ainsi, la totalité de la situation y compris la nature de la chose à laquelle les mots font référence, doit toujours être prise en compte pour déterminer la qualité phrastique, et l'interprétation de l'auditeur repose toujours sur un raisonnement »⁵⁵. Au total, on peut dire qu'interpréter, c'est « prendre ensemble » les indices de sens pour en tirer des hypothèses de signification.

5. Des opérations interprétatives par inférence

5.1 L'inférence

L'inférence est une opération diversement définie : « Toute opération par laquelle on admet une proposition dont la vérité n'est pas connue directement, en vertu de sa liaison avec d'autres propositions déjà tenues pour vraies »⁵⁶ ; « Processus logique par

53. F. Rastier, *Sémantique et recherches cognitives*, Puf, 2015.

54. F. Recanati, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Gallimard, 2008, p. 260.

55. A.H. Gardiner, *op. cit.*, p. 175-176.

56. A. Lalande, *op. cit.*

lequel on part d'un certain nombre de prémisses pour arriver à une conclusion »⁵⁷. D'une façon générale, on peut dire que l'inférence est une opération mentale qui consiste à « tirer une conclusion ou une conséquence à partir de l'observation d'un fait, d'un événement ou d'un énoncé »⁵⁸.

Plus particulièrement, s'agissant du langage, c'est une opération de raisonnement qui consiste à « admettre une proposition en vertu de sa liaison avec d'autres propositions déjà tenues pour vraies »⁵⁹, ou à passer d'une (ou plusieurs) prémisses à une conclusion, comme le font les syllogismes. Et en généralisant pour toutes les opérations d'interprétation des actes de langage, on dira qu'il s'agit d'un mécanisme cognitif par lequel le récepteur d'un message interprète, à partir d'un acte de langage donné, un sens qu'il tire des éléments qui ont été énoncés, soit en les combinant entre eux, soit en faisant appel à des données de l'entourage linguistique et à des savoirs sur les interlocuteurs.

On sait, par ailleurs, que l'inférence n'est pas une garantie de vérité. Elle est un processus qui aboutit à une conclusion dont les prémisses peuvent être fausses, dont la conclusion peut être une généralisation abusive ou une simple hypothèse plus ou moins probable. Interpréter, c'est donc, pour un sujet en situation de récepteur, tirer, à partir des énoncés explicites reçus, du sens et une signification en fonction des différentes données dont il dispose pour aboutir à une compréhension subjective. Il s'agit donc d'une opération de mise en relation d'éléments internes et externes à l'énoncé selon deux modes de mise en relation : l'un qui s'opère à l'intérieur de l'énoncé, qu'on appellera *inférence centripète interne* construisant du *sens* ; l'autre qui s'opère avec ce qui se trouve à l'extérieur de l'énoncé, qu'on appellera *inférence centrifuge externe* construisant de la *signification*.

5.2 Le *sens* et les inférences centripètes internes

Le *sens* s'obtient à l'aide d'inférences qui s'opèrent à partir des composants de l'énoncé, par différence négative (*in absentia*) sur l'axe des oppositions paradigmatisques, et par combinaison entre les cooccurrents (*in praesentia*) sur l'axe syntagmatique, selon les

57. C. Godin, *op. cit.*

58. *Ibidem.*

59. Dictionnaire *Le Petit Robert*, 2009.

règles du système de la langue utilisée. Par exemple, un énoncé comme : « J'ai trente ans » sera compris comme "j'ai trente ans", au terme d'opérations de différenciation qui permettent de saisir que « Je » n'est pas « Tu », « ai » n'est pas « est » ni « avais », « trente » n'est pas « trois » ni « quarante », « an » n'est pas « mois » ni « siècle », et que, du fait de la combinaison entre ces mots grammaticaux et lexicaux, le sujet parlant s'attribue un certain âge. Il s'agit là de la construction du *sens de langue* qui résulte d'inférences centripètes parce qu'elles se font à l'intérieur de l'énoncé et de son environnement immédiat ; pour cette raison, on peut aussi les appeler *inférences structurelles*.

D'une manière générale, c'est ce type d'inférences qui permet de désambiguïser les énoncés du fait de la polysémie des mots. Par exemple, un mot comme « canard » qui peut signifier "animal vivant", "plat cuisiné", "journal", "fausse nouvelle", sera désambiguïsé par la mise en relation avec d'autres mots de l'énoncé : « J'ai mangé un confit de canard ». On peut cependant étendre ces opérations à l'avant et l'après de l'énoncé considéré, ce qu'on appelle le contexte, mais qui se trouve en continuité avec celui-ci, en coprésence plus ou moins proche, et sans prendre en compte l'extérieur de l'acte d'énonciation. Par exemple, dans ce dialogue où A dit : « Cette étoile a fini par s'éteindre », et B lui demande : « Où ça ? », c'est par la réponse : « A Hollywood » que se produit la désambiguïstation. De même, si l'on considère l'énoncé : « Il ne pouvait pas parler », on aura besoin d'éléments de l'échange précédent pour savoir si « pouvoir » doit être interprété comme "incapacité permanente physique" (il est muet), "incapacité passagère psychologique" (il est terrorisé), ou "autocensure" (il ne s'autorise pas).

5.3 La *signification* et les inférences centrifuges externes

La *signification* s'obtient à l'aide d'inférences qui s'opèrent à partir d'éléments extérieurs à l'énoncé, ce qui n'exclut pas que ces éléments se présentent occasionnellement sous forme de marques linguistiques. Mais ils se trouvent détachés de la continuité séquentielle de l'énoncé. Ces éléments, qui constituent l'environnement ou contexte psycho-socio-sémiologique de l'acte de langage, sont eux-mêmes porteurs de sens, et c'est leur convergence qui permettra de faire des hypothèses d'interprétation.

Par exemple, si l'on reprend l'énoncé précédemment cité, « J'ai trente ans », rien ne permet de comprendre au terme des inférences internes si le sujet parlant veut signifier qu'il est "jeune" ou "vieux". En revanche, si l'interlocuteur sait que le sujet parlant est un sportif qui quitte la compétition de haut niveau, il pourra inférer que celui-ci lui signifie : "Je suis trop vieux". Et si ce même énoncé est prononcé par un employé qui vient d'être licencié de son entreprise, l'interlocuteur pourra inférer la signification : "Je suis encore jeune". Dans les deux cas, le sujet interprétant, pour reconstruire ces significations, a mis l'énoncé et son sens en relation avec ce qu'il sait du sujet parlant (un sportif, un employé), et ce qu'il sait sur la limitation d'âge dans la compétition sportive ou les situations de l'emploi. Il s'agit là de la construction du sens de discours, ou *signification*, qui résulte d'inférences centrifuges parce qu'elles se font en relation avec ce qui se trouve à l'extérieur de l'énoncé. De plus, on peut distinguer deux types d'inférences centrifuges selon la nature de cet extérieur : des inférences *situationnelles* et des inférences *interdiscursives*.

5.4 Les inférences situationnelles

Tout acte de langage se produit en situation entre un sujet parlant et un interlocuteur. Quelles que soient les configurations dans lesquelles ils échangent, ces partenaires sont liés par la connaissance qu'ils peuvent avoir les uns des autres, par la finalité de l'échange et les circonstances matérielles dans lesquelles ils échangent. Tout cela constitue ce que nous avons appelé un *contrat de communication*⁶⁰. Celui-ci dépend donc de ce que l'on sait sur l'*identité* des partenaires de l'acte de langage (qui s'adresse à qui)⁶¹, sur la *visée discursive* (prescription, sollicitation, incitation, etc.)⁶², sur le *dispositif* d'échange (support oral / écrit, types de présence, emplacements, etc.). Le contrat de communication se compose d'un ensemble de contraintes qui inter-

60. Voir P. Charaudeau, « Un modèle socio-communicationnel du discours », *op. cit.*

61. Voir à ce propos les travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni, particulièrement *Les interactions verbales*, Tomes I et II, Armand Colin, 1990 et 1992.

62. Voir P. Charaudeau, « Le contrat de communication dans une perspective langagière : contraintes psychosociales et contraintes discursives », dans M. Bromberg et A. Trognon (dir.), *Psychologie sociale et communication*, Dunod, 2004.

viennent dans l'acte d'énonciation, surdéterminent les partenaires de l'échange, constituant ainsi l'une des conditions pour que les interlocuteurs se comprennent. Les inférences situationnelles consistent donc à aller chercher des informations dans ces composantes pour en tirer certaines significations et assurer une certaine intercompréhension.

- Exemples d'inférences qui s'appuient sur l'identité

Un père de famille rentre chez lui et voit son fils de cinq ans en train de faire une construction avec les tasses en porcelaine de la grand-mère, et s'esclaffe : « Tiens, on pourra dire que les tasses de mémé auront servi à quelque chose ! » L'enfant range alors les tasses dans l'armoire. Pourtant, pas d'énoncé injonctif, comminatoire, et cependant interprété par l'enfant comme un ordre, ou du moins une consigne de faire. L'inférence se sera opérée en tenant compte de la position d'autorité du père. C'est bien d'un aspect de son identité dont il s'agit.

Le parfumeur Jean-Paul Guerlain est interviewé lors d'une émission de télévision ; à la question de la journaliste qui lui demande comment il a eu l'idée de fabriquer des parfums, il répond qu'étant jeune il voulait séduire une jeune femme, et ajoute : « Pour une première fois, je me suis mis à travailler comme un nègre. Je ne sais pas si les nègres ont toujours tellement travaillé, mais enfin... ». Dénoncé par le MRAP, la LICRA et SOS racisme, il fut condamné à une amende de 6 000 euros pour injure raciale, au motif qu'il n'était pas un humoriste professionnel, la jurisprudence ne protégeant les propos diffamants que si celui qui les tient est un humoriste de profession en situation de spectacle humoristique. Les juges ont fait une inférence en tenant compte du statut du sujet parlant.

Ce type d'inférence est bien repéré par les expérimentations de la psychologie sociale qui montrent que les individus interprètent les textes et actes de langage selon ce qu'ils savent de celui qui les produit. En effet, un énoncé comme « Nous sommes pour défendre la laïcité » ne peut être interprété de la même façon selon que la personnalité politique qui le prononce appartient à un parti de gauche, de droite, d'extrême gauche ou d'extrême droite. De même pour savoir ce que signifie l'énoncé cité par Freud : « Voilà une belle journée qui commence », et en

comprendre l'ironie, il faut le mettre en relation avec l'identité de celui qui parle et la situation qui est la sienne au moment de l'énonciation : "un condamné à mort que l'on mène à l'échafaud".

- Exemples d'inférences à partir de la connaissance du contrat d'échange

Reconnaître à quel genre discursif appartient un texte, c'est faire une inférence avec la finalité du contrat de communication. L'énoncé « Comment vivre ensemble » ne peut être interprété de la même façon selon que le contrat de communication (le genre) est celui d'une publicité pour Coca-Cola, d'un manifeste politique ou d'une chronique dans une tribune journalistique après un attentat. Quant à Benetton qui a développé sa campagne publicitaire avec des affiches relevant de campagnes humanitaires (égalité des races, égalité des sexes, dénonciation des guerres, etc.), on peut dire qu'il commet vis-à-vis du public un acte de tromperie, parce que si celui-ci fait des inférences en tenant compte du contrat-genre, il constatera qu'il fait passer pour campagne humanitaire ce qui est une campagne publicitaire pour vendre des vêtements.

- Exemples d'inférences à partir des circonstances matérielles de la communication

Tout échange sur une scène avec l'existence d'un public (présent physiquement ou non) oblige à tenir compte, au moment de faire des inférences, de ce que l'on imagine du destinataire des propos énoncés : s'ils sont adressés à l'interlocuteur présent, ou si, tout en étant adressés à l'interlocuteur, ils visent un tiers présent ou absent, ou encore le public auquel on veut laisser entendre une certaine opinion. Autant dire que le *dispositif* qui organise l'échange apporte des contraintes dont on doit tenir compte pour interpréter les propos des uns et des autres. Les débats politiques télévisés en témoignent, comme dans le débat de la présidentielle de 2012 entre Nicolas Sarkozy et François Hollande. Le premier, en multipliant les déclarations du genre : « [...] D'abord monsieur Hollande connaît mal l'Europe [...]. Et il ne sait pas qu'en Europe on ne fait pas des oukases », tentent de faire entendre au public l'incompétence de son adversaire. Dans ces débats, les protagonistes s'emploient à contredire l'adversaire tout en cherchant à

se construire, aux yeux du public, un *ethos* de savoir, d'autorité et de combattant.

Au dispositif, on peut ajouter les éléments d'autres matières sémiotiques qui accompagnent les textes (le *paratextuel*) dont la mise en relation permet de faire des inférences signifiantes. Il en est ainsi des bandes dessinées qui sont interprétables dans un jeu de va-et-vient entre le dessin et le texte qui se trouve dans les bulles, texte verbal écrit, parfois transformé par des astuces graphiques imaginées pour exprimer des émotions. Il en est de même avec les photos et légendes des pages des journaux, les premières ne pouvant être comprises que par l'orientation interprétative des secondes, ce que l'on retrouve dans les caricatures et dessins de presse. On ne pourrait comprendre l'humour d'un dessin du dessinateur Côté⁶³ montrant le Christ portant lourdement sa croix, sans la mise en relation avec ce que lui dit, dans une bulle, un centurion : « Je te l'avais dit que la liberté d'expression a des limites ! ». Et on ne pourrait comprendre la portée de la peinture de Magritte sans sa légende « Ceci n'est pas une pipe ». On pourrait parler dans ces cas d'*inférences intersémiotiques*.

5.5 Les inférences interdiscursives

Les mots qui composent les énoncés en situation de communication sont investis des sens que leur attribuent les sujets parlants, lors de leurs échanges, sens qui témoignent des divers savoirs qui circulent dans les groupes sociaux et dont s'imprègnent les locuteurs : « Chaque mot sent la profession, le genre, le courant, le parti, l'œuvre particulière, l'homme particulier, la génération, l'âge, le jour et l'heure. Chaque mot sent le contexte et les contextes dans lesquels il a vécu sa vie sociale intense ; tous les mots et toutes les formes sont habités par des intentions » dit Bakhtine⁶⁴. Ce sont des savoirs plus ou moins partagés, et lors des échanges les sujets interprétants plongent dans ces savoirs pour procéder à des inférences. Ces savoirs sont eux-mêmes portés par des discours antérieurs, et c'est en se référant, explicitement ou implicitement, consciemment ou inconsciemment, à ces discours

63. Publié le 18 janvier 2015. Consultable sur Internet.

64. Voir M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984.

que chaque sujet interprétant sélectionne, que sont orientées les interprétations. On est là dans la problématique bien connue de l'*interdiscursivité*, qu'elle soit nommée *dialogisme* (Bakhtine), *intertextualité* (Genette) ou *pertinence* (Sperber et Wilson).

On ne va pas ici développer la question de la structuration du savoir, vaste question toujours en discussion. Mais posons, pour notre propos, à l'instar d'Aristote qui oppose science et opinion, la première procédant de « propositions nécessaires » ne pouvant être autrement que ce qu'elles sont, la seconde « s'appliquant à ce qui, étant vrai ou faux, peut être autrement qu'il n'est [...]»⁶⁵, il est deux types de savoir que l'on appellera *savoirs de connaissance* et *savoirs de croyance*.

Les savoirs de connaissance tendent à établir une représentation du monde donnée comme vérité indépendante du sujet, extérieure à lui, hors de sa subjectivité et s'imposant à lui par l'intermédiaire de procédures techniques qui peuvent être reproduites par tout un chacun ; cette vérité n'appartient donc à personne en particulier ce qui garantit une objectivité à laquelle se soumet le sujet. C'est ce dont témoigne un énoncé comme « La terre tourne autour du soleil. » Il s'agit d'un savoir savant qui porte sur la représentation des faits et des phénomènes du monde, savoir énoncé sous la forme d'un « il-vrai ». On est ici dans le domaine de l'*épistémè*, et supposément dans l'ordre du *prouvé*.

Les savoirs de croyance ne portent pas sur la connaissance du monde mais sur des évaluations, des appréciations, des jugements à propos des phénomènes. Ils procèdent du regard que le sujet porte sur le bien fondé des événements et des actions humaines ; ils se trouvent donc dans la subjectivité du sujet. On n'a plus affaire à l'énonciation d'un « il-vrai » mais d'un « on-vrai », un savoir intériorisé qui, en même temps, se veut partagé, socialisé. Si le savoir de connaissance est vérifiable, celui-ci ne l'est point. Il est seulement commun. Le savoir de croyance porte sur une valeur qui implique une prise de position de la part du sujet. On est ici dans le domaine de la *doxa*, et dans l'ordre de l'*éprouvé*. On y distinguera des *savoirs d'opinion* et des *savoirs idéologisés*. Les premiers sont relatifs aux jugements que les

65. Aristote, *Organon IV*, Paris, Vrin, 1987, p. 155.

individus portent sur les choses, les événements, les êtres ; ils se configurent parfois en *stéréotypes*. Les seconds représentent un ensemble d'idées politiques, morales, religieuses, organisées en systèmes de pensée censés avoir un pouvoir explicatif, total et englobant, sur le monde et l'activité sociale ; ils se configurent parfois en *doctrine*.

Savoirs de connaissance et savoirs de croyance alimentent et orientent l'activité inférentielle des sujets interprétants⁶⁶.

- Exemples d'inférences ayant recours à des savoirs d'opinion

Ces inférences témoignent des jugements personnels des interprétants, mais aussi des jugements socialement partagés entre les membres d'une communauté portant sur les événements, leurs causes, leurs conséquences et leurs acteurs. Ils sont révélateurs des imaginaires socio-culturels qui s'attachent à chaque groupe social. Ainsi en est-il des jugements portés sur l'autre, étranger à la communauté d'appartenance. Par exemple, les Québécois traitant les Français de « baveux », ce mot ne peut être compris que si l'on se réfère à un certain imaginaire social québécois qui veut que les Français soient perçus comme des “donneurs de leçon” ; il serait erroné d'interpréter ce « baveux » comme “bavard”. De même, les formules de politesse ou d'insulte sont à interpréter en fonction de l'imaginaire du groupe qui les emploie au risque de mal les interpréter. Combien d'étrangers ayant appris le français dans leur pays découvrent en arrivant en France que « Merci ! » signifie “non”.

- Exemples d'inférences ayant recours à des savoirs idéologisés

Ces savoirs témoignent des divers systèmes de pensée prégnants dans une société. Par exemple, s'agissant des livres dits de *repentir* que des personnalités politiques écrivent lors des campagnes électorales en ayant l'air de reconnaître certaines erreurs du passé dont il disent avoir tiré des leçons ; l'interprétation du repentir ne peut être la même selon que l'on se trouve dans une culture catholique ou protestante ; en effet, les discours porteurs des systèmes de pensée de chacune de ces cultures n'étant pas de

66. Pour cette question des *savoirs* et des *stéréotypes*, voir notre « Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux », dans H. Boyer (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 49-63.

même nature au regard de la façon dont est conçue la rédemption, les inférences seront différentes.

De même, quand on analyse le discours populiste, et que l'on cherche à savoir si celui-ci est exclusif des partis d'extrême droite, ou si on le trouve également à l'extrême gauche, on est conduit à faire des inférences en mettant en relation les propos tenus par les acteurs de chacun de ces partis avec les imaginaires sociopolitiques du *progressisme* et du *conservatisme*.

Les données relatives aux conditions situationnelles de l'acte de langage et à la nature des savoirs, sur lesquelles s'appuient ces divers types d'inférence, coexistent et s'entremêlent dans l'énonciation des actes de langage. Cela oblige le sujet interprétant à les repérer conjointement en mesurant les effets qu'elles produisent les unes sur les autres. Pour reprendre l'exemple de Jean-Paul Guerlain, on voit s'entremêler des inférences situationnelles (une parole publique, un statut de non-professionnel de l'humour), et des inférences discursives relatives aux savoirs de croyance qui dominant alors dans la société française concernant le racisme⁶⁷.

5.6 Les inférences métadiscursives épistémiques

Les inférences métadiscursives épistémiques appartiennent également à la catégorie des inférences centrifuges, mais elles s'opèrent, cette fois, en ayant recours à des *savoirs de connaissance* : elles ne s'opèrent plus dans le cadre d'interprétations ordinaires des savoirs de croyance, mais d'interprétations savantes, ce pourquoi on peut les nommer *inférences épistémiques*. Comme on l'a dit plus haut, il s'agit d'un savoir supposément indépendant du sujet, extérieur à lui, hors de sa subjectivité et s'imposant à lui par l'intermédiaire de procédures d'analyse reconnues. Les inférences se font ici à partir de catégories et d'explications établies dans une certaine discipline, dans un va-et-vient entre celles-ci et le résultat des descriptions des actes de langage, des textes ou d'un corpus. Mais il se peut également que l'on ait besoin d'avoir recours aux concepts et catégories d'une autre discipline pour interpréter ces résultats. Selon que les catégories et les explications se trouvent dans la discipline qui a prévalu

67. Il ne s'agit pas de la première partie de sa réplique qui a bien été reconnue par les juges comme une expression toute faite, mais de la seconde partie qui délexicalisait la première et ciblait du même coup cette communauté.

pour la description du corpus, ou dans une autre discipline, on parlera d'inférences épistémiques *internes* ou *externes*.

- Exemples d'inférences épistémiques internes

C'est le cas où les résultats d'une description sont mis en relation avec le cadre théorico-méthodologique qui les a produits afin de mettre à l'épreuve ou de vérifier la validité des principes théoriques et des catégories qui ont présidé à l'analyse. C'est ainsi que peuvent être discutés, voire mis en cause, des modèles d'analyse, ou la définition d'une catégorie en particulier. Ainsi Gumperz a-t-il pu faire une critique de la catégorie du « perlocutoire » des « actes de parole »⁶⁸. Ainsi une thèse a-t-elle pu montrer quelles étaient les limites de la théorie des actes de parole, en mettant en relation les résultats de l'analyse d'un corpus d'échanges interlocutoires avec les catégories de cette théorie.

- Exemples d'inférences épistémiques externes

C'est le cas où les résultats d'une analyse sont confrontés à ceux d'autres disciplines ayant étudié un objet similaire. Car une même catégorie reçoit des définitions différentes selon la discipline qui la traite. Ainsi en est-il des catégories comme *normes*, *représentations*, *stratégies* qui reçoivent des définitions différentes en sociologie, en psychologie sociale, en sciences du langage. Divers colloques et journées d'étude consacrées à la question de la *race* ont mis en évidence que les participants (chercheurs en biologie, histoire, sociologie, droit, et linguistique) ne faisaient pas les mêmes inférences selon la discipline à laquelle ils appartenaient⁶⁹. De même, après l'analyse d'un corpus de textes politiques, et une première interprétation faite selon des critères d'analyse de discours, nous nous sommes nous-même employé à mettre ces résultats en relation avec certaines hypothèses que proposent la philosophie politique sur les principes et les valeurs qui fondent les régimes politiques, et donc à faire des inférences qui permettent de mettre en évidence d'autres *possibles interprétatifs*.

68. H. Gumperz, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 28-35.

69. Voir à ce propos P. Charaudeau, *Le Débat public. Entre controverse et polémique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, 3^e partie, « Deux controverses sur la race ».

En conclusion de ce parcours des types d'inférence, on dira que la prise en compte des caractéristiques de la situation de communication, des savoirs de croyance et des savoirs de connaissance, alimente les interprétations par voie de l'activité inférentielle.

6. Les interprétations selon la situation et le statut du sujet interprétant

La compréhension langagière étant le résultat d'une relation intersubjective entre sujet parlant et sujet interprétant, et celui-ci participant de la construction du sens à travers son activité interprétative qui consiste à produire des inférences, il en appert que les interprétations dépendent de la place que le sujet interprétant occupe dans le dispositif d'échange, ce qu'on appellera son *statut*. Mais il s'agit ici du statut en tant que sujet langagier se trouvant surdéterminé par les contraintes du contrat de communication auxquelles s'ajoutent ses propres caractéristiques sociales et psychologiques. Le statut concerne le sujet interprétant, mais on n'oubliera pas que tout locuteur parle ou écrit en fonction des hypothèses qu'il fait, rationnellement ou intuitivement, sur les possibilités interprétatives du récepteur.

6.1 De quelques situations d'interprétation

- Interprétation en situation de dialogue interpersonnel

En situation de dialogue interpersonnel, l'interprétation n'est guère prévisible car elle dépend des inférences que font les sujets selon ce qu'ils savent les uns des autres, ce qu'ils supposent, ce qu'ils imaginent, en projetant leurs propres références, leur sensibilité, leurs désirs. À l'énoncé : « Je suis venu à pied », son ami qui l'attendait pourra interpréter : « il n'aime pas le métro » ; « sa copine qui devait l'amener l'a laissé tomber » ; « il n'habite pas loin » ; « il s'excuse pour son retard », etc. Entendu dans la rue, l'échange entre un garçon et une fille : Lui — « On va au ciné ? » ; Elle — « Tu ne coucheras pas ce soir avec moi ». Et pour savoir si un énoncé tel que « C'est un intellectuel ! » doit être interprété de façon positive ou négative, il faudra mettre cet énoncé en relation avec l'intonation, le contexte et ce que l'on sait du locuteur qui le prononce.

- Interprétation en situation de réunion

Ici interviennent divers facteurs : les différences de statut et de hiérarchie entre les membres du groupe, les jeux d'alliance ou d'opposition entre ceux-ci, les caractéristiques psychologiques des uns et des autres qui feront que certains parleront beaucoup ou avec véhémence, sauront revendiquer, pourront se montrer agressifs, quand d'autres n'interviendront que peu souvent ou timidement, ou se montreront sages, pacificateurs, etc.

- Interprétation en situation de réception d'une parole publique

Si c'est un individu isolé qui entend une parole proférée publiquement (déclaration radiophonique, télévisée, ou rapportée par la presse) ses interprétations seront personnelles, dépendant de ses propres opinions et de ses aprioris sur la personne qui parle. Si la réception se fait en groupe, comme lors de meetings politiques, d'assemblées générales, de spectacles humoristiques, il est difficile de savoir dans quelle mesure les interprétations sont influencées par le groupe dans une sorte d'effet cathartique. Et lorsque le groupe est en charge de la défense de certains droits (associations de lutte contre le racisme, l'antisémitisme, le sexisme, etc.), celui-ci interprétera les propos en fonction des principes qui fondent son association.

- Interprétation en situation de lecteur

Le lecteur se trouve seul devant son texte. Ses interprétations seront variables selon la nature du texte et le genre auquel il appartient. En lecture de textes anciens, s'il n'a pas connaissance du contexte historique, il se peut qu'il projette les opinions de son contexte au risque d'anachronismes ; si c'est la lecture de textes étrangers traduits, dont il ignore la culture qui s'y attache, c'est son propre imaginaire culturel qui orientera ses interprétations. S'il s'agit de textes publicitaires ou d'écrits politiques, ce seront sa sensibilité et ses opinions qui guideront ses interprétations.

6.2 Interprétations en situation de sujet analysant

On fera un traitement à part de la situation dans laquelle se trouve un sujet lorsqu'il analyse un texte ou un corpus. Mais on distinguera dans cette position, celles du *sujet évaluateur* de celle du *sujet chercheur*.

L'évaluateur peut se trouver en diverses positions de juge : professeur portant des appréciations sur des copies d'examen ; membre d'un jury de thèse devant en faire la critique et apporter son jugement ; lecteur d'articles scientifiques devant proposer un avis quant à l'opportunité de leur publication ; critique d'art, de cinéma, de littérature, fournissant des informations au public et ajoutant sa propre appréciation. Les interprétations se feront en fonction de la position d'autorité qu'occupe l'évaluateur, de la place qu'il tient dans la communauté de ses pairs, de sa propre compétence et même de sa subjectivité, car il n'est pas à l'abri des influences qu'il peut subir dans son milieu.

Le chercheur, lui, est un sujet qui analyse en fonction d'une discipline scientifique. Il s'agit pour lui de « démêler la cuisine du sens » comme le dit joliment Roland Barthes⁷⁰. Cela se fait dans un double mouvement, *empirico-inductif* en partant de l'observation empirique des phénomènes, pour, par un mouvement ascendant de spéculation intellectuelle, élaborer des catégories abstraites, et *hypothético-déductif* en partant des catégories établies dans un modèle théorique, pour, par un mouvement descendant, les appliquer à l'objet étudié afin d'en produire des explications. Le premier mouvement est davantage descriptif, le second davantage conceptuel, mais les deux s'interpénètrent dans le processus de la pensée analysante. Le sujet analysant, dans ce double mouvement, accomplira divers types d'opérations que l'on résumera en simplifiant : établir l'objet d'analyse, décrire ses caractéristiques, ordonner et classer les résultats, interpréter les résultats.

Dès lors, se pose la question de savoir s'il se livre à des interprétations en chacune de ces opérations. Par exemple, la phase du descriptif et de l'établissement des résultats – serait-ce par un traitement statistique – relève-t-elle de l'interprétation ? La question est en discussion, et l'on sait que pour Nietzsche les données sont déjà le résultat de processus d'interprétation. Mais on posera, pour notre part, que le travail interprétatif se fait lorsqu'on procède à la mise en relation de ceux-ci avec autre chose qu'eux-mêmes : d'autres textes, d'autres corpus, d'autres disciplines. C'est à ce moment que se déploie l'activité d'inférence

70. R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

où l'on retrouve les *inférences épistémiques* dont on a parlé plus haut.

Cela dit, ce travail d'interprétation dépend des principes théoriques et des procédures méthodologiques de chaque discipline. Il se différencie selon que l'on a affaire à une discipline de *corpus* (sciences du langage, histoire), de *terrain* (sociologie, anthropologie), d'*expérimentation* (psychologie, psychologie sociale), de *calcul* (économie), de *spéculation* (philosophie), de *réglementation* (le droit). Il est curieux de constater à cet effet que les juristes considèrent que l'interprétation suit un mouvement inverse à celui des disciplines littéraires : « Ainsi, en droit, on parle souvent d'«interprétation» pour désigner l'application d'une norme générale à un cas particulier. En littérature, à l'inverse, on désigne de la sorte les abstractions, les réflexions générales développées à partir d'un texte, [car il s'agit de] parvenir à *la* solution juste pour chaque cas d'espèce »⁷¹. De plus, divers courants théoriques traversant une même discipline, les interprétations témoigneront de chacun de ces courants (marxisme, structuralisme, constructivisme, freudisme / lacanisme, etc.).

Conclusion

L'interprétation n'est donc point un résultat mais un processus, comme dit Nietzsche. Un processus dont on a vu la variété selon un certain nombre de paramètres. Mais il faut, contrairement à l'ordre de présentation qui en a été fait ici, commencer par distinguer les statuts langagiers des sujets qui interprètent : les sujets de la vie sociale en diverses situations interpersonnelles dans lesquelles ils sont amenés à tenir certains rôles (discussion, lecture, évaluation) ; les sujets analysants dont les interprétations dépendent des disciplines et des courants théoriques. Ce n'est qu'ensuite que l'on peut examiner la nature du processus interprétatif selon la catégorie d'inférence (structurelle, situationnelle, interdiscursive, épistémique) qu'ils mettent en œuvre.

Reste la question de savoir si l'on peut déclarer qu'il y a des interprétations fausses, ou incorrectes ; si certaines sont plus exactes que d'autres, et si l'on peut établir une hiérarchie entre elles. Car si l'on estime qu'il n'y a que des interprétations des

71. T. Hochmann, *op. cit.*, p. 23.

phénomènes humains, et qu'elles sont infinies, la question se pose de savoir s'il y en a de plus justes que d'autres. Rappelons que si, pour Derrida, les interprétations sont sans hiérarchie *absolue*, Nietzsche, déjà, tout en affirmant la même chose, estime que l'on peut différencier les interprétations selon leur degré de cohérence. On peut dire que, pour ce qui concerne les interprétations des sujets sociaux, il n'y a guère de possibilité de conclure à la fausseté d'une interprétation ni d'établir une hiérarchie. Ce sont les acteurs sociaux eux-mêmes qui, dans leurs interactions, jugent les interprétations selon leur propre raison et passion. Si je ne suis pas d'accord avec l'analyse critique d'un film, je ne peux pas dire pour autant que celle-ci est erronée, mais je peux dire, comme cela s'entend parfois : « On n'a pas vu le même film ».

En revanche, on pourra soutenir, pour ce qui concerne la position du sujet analysant, que certaines sont plus probantes que d'autres. C'est ce que Nietzsche nomme « la puissance » d'une interprétation par la qualité des détails et dans la mesure où elle apporte quelque chose de nouveau⁷². Pour ce qui nous concerne, on retiendra le critère de *cohérence*, car il est possible d'évaluer la plus ou moins grande cohérence d'une interprétation au regard des outils d'une discipline employés pour l'analyse. Et à ce titre, on peut relever quelques cas de risques qui se présentent à l'interprétation. Le risque d'*anachronisme*, lorsqu'il est procédé à des inférences en s'appuyant sur les données du contexte contemporain du sujet analysant, sans prendre la précaution de se référer à celles du contexte de l'époque du texte ; de même le risque d'*anatopisme*, lorsque ne sont pas prises en compte les caractéristiques du contexte culturel. Le risque d'*absolutisme*, lorsque le sujet analysant estime qu'au vu des outils d'analyse qu'il emploie, son interprétation est plus authentique ou plus juste, alors qu'il s'agit de l'analyse selon un certain un point de vue⁷³. On connaît bien cela en sciences du langage : une analyse philologique aura sa propre cohérence qui ne peut être dite supérieure à une analyse structurale, générative, discursive ou pragmatique. De même, on a connu, dans l'analyse des textes

72. P. Wotling, *op. cit.*, p. 178-182.

73. Une fois de plus, je renvoie à mon analyse de la notion de *race*, dans *Le Débat public*, p. 201-224, dans laquelle sont présentés différents points de vue sur cette notion.

littéraires, des controverses entre les tenants d'une analyse qui cherche à remonter aux intentions de l'auteur⁷⁴, ceux qui s'en tiennent à la structure du texte⁷⁵, et ceux qui veulent tenir compte du conditionnement sociologique de l'époque du texte⁷⁶. Risque encore d'une interprétation finaliste qui consiste à rabattre des présupposés théorico-idéologiques sur l'analyse, comme dans le cas des interprétations *doctrinales* qui sont guidées par le désir de justifier la théorie au nom de laquelle se fait l'analyse⁷⁷. Enfin, faut-il également évoquer le risque d'interprétation par *imputation d'intention* qui consiste, surtout pour la position de sujet évaluateur, à faire des inférences en fonction de ce que l'on croit savoir de l'auteur en projetant des *apriori* favorables (*surestime*) ou défavorables (*mésestime*), ce qui se produit lorsqu'il s'agit d'analyser les discours politiques ou des propos jugés infâmants. C'est le combat entre subjectivité et objectivité. Cela renvoie à interroger ce que doit être la posture du chercheur ou du critique. Mais il s'agit là d'un autre débat.

Ouvrages cités

- ARISTOTE, 1987, *Organon IV*, Paris, Vrin.
- ARZOUANOV Anna, LATIL Arnaud & SARFATI-LANTER Judith (dir.), 2017, *Le démon de la catégorie. Retour sur la qualification en droit et en littérature*, Paris, Mare & Martin.
- BAILLY Charles, 1951, *Traité de stylistique française*, Paris, Klincksieck.
- BAKHTINE Mikhaïl, 1984, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BARTHES Roland, 1975, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Éditions du Seuil.
- BARTHES Roland, 1985, *L'aventure sémiologique*, Paris, Éditions du Seuil.
- BENVENISTE Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE Emile, 1970, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, n° 17, p. 12-18.

74. Voir à ce propos ce qu'en dit Gérard Genette, dans *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 411.

75. Voir la polémique qui opposa Roland Barthes à Raymond Picard à propos de l'interprétation des textes et de la méthode d'analyse des œuvres de Racine.

76. Voir la « Sociocritique » des années soixante-dix, avec Claude Duchet, dans la mouvance de Georg Lukács et Lucien Goldmann.

77. Voir à ce propos Ariel Suhamy, « Sens et vérité : L'interprétation selon Spinoza », Dans P. Wotling, *op. cit.*, p. 55-57.

- BERNER Christian, 2010, « Interpréter est un art les grandes lignes de l'herméneutique de Schleiermacher », dans P. Wotling (dir.), *L'Interprétation*, Paris, Vrin, p. 63-84.
- CHARAUDEAU Patrick, 2004, « Le contrat de communication dans une perspective langagière : contraintes psychosociales et contraintes discursives », dans Marcel Bromberg et Alain Trognon (dir.), *Psychologie sociale et communication*, Paris, Dunod, p. 109-120.
- CHARAUDEAU Patrick, 2010, « Pour une interdisciplinarité focalisée dans les sciences humaines et sociales », *Question de communication*, n° 17, p. 195-222.
- CHARAUDEAU Patrick, 2006, « Un modèle socio-communicationnel du discours. Entre situation de communication et stratégies d'individuation », dans Bernard Miège (dir.), *Médias et Culture. Discours, outils de communication, pratiques : quelle(s) pragmatique(s) ?*, Paris, L'Harmattan, p. 15-39.
- CHARAUDEAU Patrick, 2007, « Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux », dans Henri Boyer (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris, L'Harmattan, p. 49-63.
- CHARAUDEAU Patrick, 2017, *Le Débat public. Entre controverse et polémique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- DENAT Céline et WOTLING Patrick (dir.), 2013, *Dictionnaire Nietzsche*, Paris, Ellipses.
- DERRIDA Jacques, 1967, *L'Écriture et la Différence*, Paris, Éditions du Seuil.
- DERRIDA Jacques, 1984 « Questions à Gadamer », *Revue Internationale de philosophie*, n° 151, p. 341-343.
- DILTHEY Wilhem, 1947, « Origines et développement de l'herméneutique », dans W. Dilthey, *Le Monde de l'esprit*, Paris, Aubier, p. 313-340.
- DUCROT Oswald et TODOROV Tzvetan, 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil.
- ECO Umberto, 1992, *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset.
- FOUCAULT Michel, 1969, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- GADAMER Hans-Georg, 1996, *Vérité et Méthode*, Paris, Éditions du Seuil.
- GARDINER Alan Henderson, 1989, *Langage et acte de langage. Aux sources de la pragmatique*, Lille, Presses universitaires de Lille.
- GENETTE Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil.
- GODIN Christian, 2004, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Fayard.
- GREIMAS Algirdas Julien et Courtés Joseph, 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GRONDIN Jean, 2006, *L'Herméneutique*, Paris, Puf.
- GUMPERZ John J., 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.

- HABERMAS Jürgen, 1987, *Logique des sciences sociales et autres essais*, Paris, Puf.
- HABERMAS Jürgen, 2001, *Théorie de l'agir communicatif*, Paris, Fayard.
- HEIDEGGER Martin, 1986, *Être et Temps*, Paris, Gallimard.
- HOCHMANN Thomas, 2017, « Y a-t-il une loi dans ce tribunal ? “Radicalisation autodestructrice” à propos de l'interprétation », dans Anna Arzoumanov, Arnaud Latil et Judith Sarfati-Lanter (dir.), *Le Démon de la catégorie. Retour sur la qualification en droit et en littérature*, Paris, Mare & Martin, p. 23-45.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1990, *Les Interactions verbales*, t. I, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1992, *Les Interactions verbales*, t. II, Paris, Armand Colin.
- LALANDE André, 1997, *Vocabulaire critique et technique de la philosophie*, Paris, Puf.
- MARCHAND Stéphane, 2010, « Saint Augustin et l'éthique de l'interprétation », dans Patrick Wotling (dir.), *L'Interprétation*, Paris, Vrin, p. 11-36.
- MOESCHLER Jacques et REBOUL Anne, 1994, *Dictionnaire encyclopedique de pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil.
- NIETZSCHE Friedrich, 1997, *Fragments posthumes*, dans *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Gallimard.
- NIETZSCHE Friedrich, 1995, *La Volonté de puissance*, t. II, Paris, Gallimard.
- NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Le Gai Savoir*, dans Jean Lacoste et Jacques Le Rider (éds), *Œuvres*, Paris, Robert Laffont.
- RASTIER François, 2015, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Puf.
- RECANATI François, 2008, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard.
- RESWEBER Jean-Paul, 2011, « Les enjeux de l'interdisciplinarité », *Questions de communication*, n° 19, p. 171-199.
- REY Alain, 1994, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.
- RICŒUR Paul, 1969, *Le Conflit des interprétations*, Paris, Éditions du Seuil.
- RICŒUR Paul, 1986, *Du texte à l'action*, Paris, Éditions du Seuil.
- RICŒUR Paul, 1990, *Temps et récit*, t. III, Paris, Éditions du Seuil.
- RORTY Richard, 1990, *L'Homme spéculaire*, Paris, Éditions du Seuil.
- SCHLEIERMACHER Friedrich, 1989, *L'Herméneutique*, Paris, Le Cerf-PUL.
- STRAWSON Peter Frederick, 1970, « Phrase et acte de parole », *Langages*, n° 17, p. 19-33.
- SUHAMY Ariel, 2013, « Sens et vérité : L'interprétation selon Spinoza », dans Céline Denat et Patrick Wotling (dir.), *Dictionnaire Nietzsche*, Paris, Ellipses, p. 55-57.

TROPER Michel, 2001, *La Théorie du droit, le droit, l'État*, Paris, Puf.

VATTIMO Gianni, 1991, *Éthique et Interprétation*, Paris, La Découverte.

WOTLING Patrick, 2010, *L'Interprétation*, Paris, Vrin.

